

THOMAS DAY

Thomas Day est l'un des auteurs français les plus prolifiques de ces dernières années. De la science fiction au fantastique ou à la fantasy, il explore toutes les sphères de l'imaginaire avec le même bonheur. La voie du sabre lui a valu le Prix Julia Verlanger en 2003 tandis que le prix Imaginales lui a été attribué en 2008 pour l'excellent Trône d'Ébène.

150 *La Ville féminicide renoue avec certaines de ses nouvelles, violentes, fantastiques et dérangeantes. Tirée de faits réels, elle a l'attrait de l'horreur et de l'indicible. Bienvenue à Juarez, à la frontière entre les États Unis et le Mexique, où, depuis 1993, 370 femmes ont été tuées et 400 sont portées disparues, sans qu'aucune affaire n'ait été élucidée jusqu'ici.*

Âme sensible s'abstenir.

LA VILLE FÉMINICIDE

« Je croyais en la justice du Mexique, je pensais qu'elle était identique voire meilleure que celle de mon pays. Mais je me suis aperçue que nous étions très loin du compte. Les autorités n'ont rien fait pour résoudre le meurtre de ma fille. Elles ont oublié Hester comme elle l'ont fait avec toutes les autres « mortes de Juárez ».

Arsène Van Nierop, mère d'Hester Van Nierop, néerlandaise de 27 ans, étudiante en architecture, retrouvée nue, étranglée, dans la chambre 121 de l'hôtel Plaza Juárez, le 20 septembre 1998, à quelques dizaines de mètres de la frontière états-unienne.

*dropped off the edge again down in Juárez
« don't even bat an eye
if the eagle cries »
the rasta man says,
just cause the desert likes young girls flesh and
no angel came
Tori Amos, « Juárez »*

151

1– De Fort Worth à Juárez

Alors que la douanière mexicaine – en surpoids flagrant, uniforme impeccable, gants de latex aux mains, cigarette aux lèvres – fouille son sac, Sergei ne peut s'empêcher de penser à sa mère : cette grosse vache impotente, aux énormes mamelles tombantes, ancienne reine-maquereille de la mafia de Saint-Pétersbourg, qu'il a laissée le cul noir de merde, dans son loft de Fort Worth, un téléphone portable déchargé dans un coin de la chambre,

la carte sim à l'opposé, le chargeur planqué en hauteur.

T'es toujours occupée à te plaindre, mamá ; maintenant que tu fais la limace pour pouvoir appeler de l'aide, ta nuisette collante de chiasse, tu as enfin de bonnes raisons.

La douanière remue deux jours de vêtements propres, soulève une boîte de cinquante capotes – encore sous cellophane –, sort de son étui un couteau de chasse aiguisé et huilé, allume l'ordinateur portable fatigué, ouvre la trousse de toilette. Elle feuillette les deux carnets à spirale qui se trouvaient sous les vêtements et semble déçue de les trouver entièrement vierges. À ce moment précis, Sergei se souvient à quel point il s'est senti trahi quand, plongé dans le tri des innombrables papiers de sa vieille mère grabataire, il a découvert qu'elle avait toujours eu de quoi se payer une maison de retraite cinq étoiles (toute la maison, pas la location d'une chambre médicalisée) ou, pourquoi pas, un groupe d'infirmières à domicile – une pour le torchage, deux pour le bain, une quatrième pour le ménage. Et, qui sait ?, une cinquième pour un cunni quotidien, un coup de double dong, des lavements... peu important les perversions, basiques ou raffinées, de l'immonde truie.

152

Putain, rien que d'y penser j'ai la nausée. Faut être malade pour s'infliger de telles images.

En deux heures, pas davantage, il a préparé son sac, vidé les comptes de la sorcière endormie, laissé indemne ses juteux placements, retiré du ventre de la clim' une pleine poignée de composants électroniques qu'il a ensuite jetés aux toilettes.

Quand sa mère s'est enfin réveillée, hurlant qu'elle avait besoin de son bassin, Sergei était au téléphone avec son père incarcéré au pénitencier fédéral de Dallas. Il a salué le vieux, « je pense à toi, papa », a fermé la porte blindée derrière lui et, d'un violent coup de pied, a cassé la clé dans la serrure.

Quelques heures plus tard, assis dans le premier bus pour El Paso, il s'est enfin senti léger, plus léger que jamais, presque hilare.

— Je t'encule, mamá.

La grosse douanière lève la tête et le cloue du regard.

— C'est à moi que vous parlez ?

Elle a la voix esquinquée de ces filles qui ont trop fumé, trop picolé, sucé

de la bite au kilomètre. Une voix d'entraîneuse en préretraite. Sauf qu'elle doit avoir trente ans max. Avec vingt kilos de moins, elle ferait cracher la queue de n'importe quel mec.

— Non, madame, je pensais à ma mère.

La douanière sourit, joli visage, et lui fait signe qu'il peut y aller.

— Laissez le couteau dans votre sac, ça ira mieux pour tout le monde. Juárez ne tue que ses femmes et ses mauvais garçons.

Après avoir écarté les enfants et les adolescents qui ont accouru pour lui proposer de la bière fraîche, de la chatte ou de la marijuana – joli programme quand il n'est que 9h00 du matin –, Sergei marche jusqu'à un petit magasin où il change quelques dollars à un taux en sa défaveur. Là, dans l'ombre d'un auvent en tôle ondulée, rabattable, il s'achète une carte de téléphone public et un Coca light glacé.

Un poteau électrique, décoré d'une croix noire sur fond rose, se trouve juste à côté du plus proche téléphone public. Sergei sait qu'à chaque poteau peint de la sorte correspond une des « mortes de Juárez », un poteau par fille assassinée, des centaines de poteaux dans toute la ville et ses ramifications en périphérie – appelées colonias – qui, comme des serpents, s'enfoncent dans les chairs les plus tendres du désert, les plus juteuses.

La tête plongée dans l'ombre chiche que dispense la cabine Telmex, chapelle télécom ressemblant davantage à un ATM qu'à un téléphone public, il compose le numéro du portable qu'il a éparpillé dans la chambre de sa mère quelques heures plus tôt et laisse un message, puisque personne ne daigne décrocher.

— Mam', j'avais envie de t'appeler pour te dire que je t'encule, mais je t'ai tellement torchée ces derniers mois qu'en fait j'espère plutôt que tu es morte, ton ventre énorme plein de gaz de merde fermentée, tes yeux pleins de vers, ta gorge bouchée par de grosses mouches vertes. Tu sens cette chaleur qui monte, qui te tue ? J'ai pris ton fric, mon ordinateur portable. J'ai foutu en l'air ta si précieuse clim'.

Il vide le Coca d'un trait. Rote bruyamment.

— Une pute mexicaine entre les genoux, ses longs cheveux noirs sur mes couilles, je vais l'écrire mon putain de livre sur notre rêve américain, et

Hollywood en fera un film que tes yeux dévorés par la vermine ne verront jamais, avec Colin Farrell dans mon rôle, John Voight dans celui de papa, et une grosse truie blonde fatiguée, une vieille clocharde dans le tien. Je te chie dans la bouche. Adiós mamá.

Mesquin.

Mais qu'est-ce que c'était bon.

Sergei raccroche et laisse la carte dans l'appareil, pour le symbole ; au pire, il en rachètera une autre. L'argent n'est plus un problème.

Il n'a pas besoin de consulter son plan de Juárez ; il est sur le Strip, la grande artère à jamais embouteillée qui relie le pont Paso del Norte au centre-ville. Sur sa droite se trouve Calle Mariscal, le quartier chaud de Ciudad Juárez, où les chambres se louent à l'heure, à la journée, à la semaine ou au mois. Seuls les permissionnaires de Fort Bliss sont assez malades pour louer plus d'une nuit une chambre cradingue dans un endroit pareil, où les rues ne sont jamais calmes, où trente secondes de silence, une soirée sans fusillade, sont aussi accessibles que la Paix Mondiale.

154

Un pâté de maisons devant lui, à main gauche, se dresse un hôtel de catégorie moyenne, le Plaza Juárez. Il jette son sac sur l'épaule et décide d'aller voir s'il leur reste des chambres.

Voix noire # 1

Les disparues de Ciudad Juárez, les « mortes de Juárez » comme on les surnomme, travaillent pour les Agroindustrias Unidas de Mexico ou assemblent des téléviseurs dans la maquiladora Thomson, chez Philips, Electrolux. Elles font les trois huit pour cinq dollars la journée dans les usines de chaussures de sport, de vêtements, de sacs à main. Il y a dix-sept parcs industriels à Ciudad Juárez, plus de deux cents usines. Celles qui ne travaillent pas à la chaîne sont étudiantes, vendeuses, employées de maison... Les disparues sont jeunes, jolies, brunes aux cheveux longs, innocentes, issues de familles catholiques dans lesquelles le travail, la dignité et l'honnêteté sont au centre des préoccupations quotidiennes. Beaucoup d'entre elles ont moins de seize ans, plusieurs fillettes de

neuf ou dix ans font partie des victimes. Brenda Berenice Rodríguez Bermúdez avait cinq ans. Elle a été violée et poignardée. La plupart sont étranglées. Certaines, dont on ne retrouvera jamais les os, car une autopsie révélerait à coup sûr la cause de leur décès, ont eu le cœur et les entrailles arrachés. Plusieurs ont été lapidées. Certaines étaient enceintes au moment de leur disparition, parfois de plus de six mois.

Leurs visages sont imprimés sur des tracts, des affichettes, sur certains emballages de produits alimentaires, notamment ceux de la chaîne Cesnar. Dans les journaux, les petites annonces. Ils remplissent les archives de plusieurs sites internet. Parfois, des familles les font peindre sur les murs des maisons abandonnées, des commerces en cessation d'activité et des immeubles promis à une lointaine démolition. Impossible d'échapper à toutes ces photos d'identité, à ces peintures ultraréalistes, aux croix noires sur fond rose, à toutes ces vies minuscules, coupées en plein élan, pages de carnet décorées d'une photo scolaire, griffonnées de numéros de téléphone privés, car personne ne fait confiance à une des polices les plus corrompues du monde. À Ciudad Juárez, le jour des morts dure toute l'année : les crânes humains déterrés chaque semaine y sont plus communs que les crânes de sucre, et les confettis du carnaval des morts, scotchés collés agrafés, recouvrent partiellement la ville, son mobilier urbain, ses portes et vitrines.

En ce siècle, les ouvrières des maquiladoras sont la première armée de ce pays, le chalchiuatl, el fluido. Des guerrières, vertueuses, sérieuses, sacrifiées à une cause qui leur sera à jamais étrangère. De nombreux corps, un sur dix environ, ne sont jamais retrouvés. Tu sais pourquoi... Tu entends ce bruit ? Il est presque insupportable, non ? En robe blanche, écharpe rose au cou, les mères crient « ¡NI UNA MÁS ! », et dès le lendemain je leur réponds « ¡UNA MÁS ! ».

2 – Calle Mariscal

Maintenant que le soleil est couché depuis deux bonnes heures, un peu de fraîcheur se dépose comme une cendre sur la Calle Mariscal, la ligne de force nord-sud du quartier chaud de Juárez. Chaussé de Converse rouges usées, vêtu d'un pantalon sable léger, d'une chemisette blanche dont les imprimés d'amaryllis lui font comme des taches de sang dans le dos et sur la poitrine, Sergei descend la rue en sirotant une bière qu'il a achetée à un

gamin assis sur une glacière. Beaucoup de regards glissent sur lui, mais peu le fixent. Putes défoncées qui font deux fois leur âge véritable, petits voyous à la recherche d'un touriste à voler, rabatteurs pour les clubs de strip-tease, les *massage parlors* et les bordels. Tout le monde le regarde à un moment ou un autre, mais entre les rives de néons du *red light district* personne ne s'adresse à lui. C'est comme s'ils avaient compris qu'il porte son couteau de chasse dans le dos, comme si toute cette mare de vies minables voyait les étoiles tatouées sur ses épaules et ses genoux, les étoiles des Vori V Zakone. C'est comme si toute cette engeance bronzée, centre-américaine, avait les rétines brûlées par la croix gammée tatouée sur son cœur, plus grande que sa main droite. Seuls sont visibles quelques lettres de cyrillique, sur sa gorge, et Le Scribe, tatoué sur son avant-bras gauche, le moine au visage de squelette, plume d'oie à la main, qui signifie que Sergéi est expert au couteau.

156

Il est comme un tigre dans cette rue de misère, d'envies contradictoires, de désespoirs de seconde zone, dans ce quartier moite baigné de musiques hétérogènes qui se mélangent comme l'eau et l'huile brassées violemment. Céphalées. Nausées. Grimaces. Il est comme un roi, nourri par tant de vice affiché, la cacophonie ambiante, le malaise qui se lit sur le visage des jeunes Texans venus s'encanailler. Nourri par l'injure facile, « ¡ coño ! », le glauque, la tension sexuelle, l'électricité dans l'air, il se sent au poil dans son jus de cuisson, celui d'une guerre des gangs éternelle qui vogue de regard en regard, s'affiche en tatouages, en bandanas de différentes couleurs, en graffitis, sur les tee-shirts, les flyers et les véhicules.

— Hé l'Américain, yankee, gringo, chattes pas cher, chicas, chavalas, lui crie un gamin assis sur des marches. « Viens viens. » Le gamin se lève.

— Elles te font la bite si grosse que plus jamais tu pourras toucher ta femme sans repenser à Calle Mariscal. Viens, viens. Dans la chatte, dans le cul, dans la bouche, tout ce que tu veux pour soixante dollars. Tu aimes la pisse, tu aimes la merde, pas de problème. Deux filles, trois ; elles te cravacheront, elles te baiseront si c'est ça que tu aimes ; si tu peux payer, aucun problème. Allez, viens, t'es là pour ça.

Sergei sourit. L'enfant qui s'est adressé à lui ne doit pas avoir plus de douze ans.

— Et toi, gamin, qu'est-ce que t'aimes ?

— Soixante dollars, annonce le rabatteur, mais ce n'est pas une réponse. Il n'est pas là pour faire la conversation, juste pour ferrer le client. « Viens. Il y en a une moitié negra moitié india, grande, si belle. Ne te fais pas prier ! Ici on ne prie que la Sainte Chatte et le Saint Siège. »

Sergei suit le gamin dans une rue perpendiculaire mal éclairée, jusqu'à une petite entrée muette, marquée d'un unique néon rouge en position verticale.

L'enfant tend la main

— S'il y a un piège, si j'ai un problème, tu sais que je te retrouverai, et tu sais ce qui se passera ? demande Sergei.

L'enfant acquiesce et le Vor lui sort soixante dollars. Un billet de dix disparaît, le gamin lui rend le billet de cinquante :

— Tu payes la fille. Tu payes la bière, 2\$ pour toi, 3\$ pour elle. Muchas gracias por todo.

Sergei descend les marches, écarte un lourd rideau de velours rouge usé. Il s'avance dans un bar souterrain à la clientèle absente, au sol couvert d'une généreuse couche de sciure. Qui sait quels requins se cachent sous ces vagues ?

Cigarette aux lèvres, des filles jouent au billard, d'autres regardent un combat de taureaux à la télé. Des posters de vieux films pornos des années 70 décorent les murs. Un gros type aux cheveux peroxydés, à la longue barbe noire, essuie le comptoir ; il se courbe en avant, bras tendus, tant son ventre le gêne dans sa tâche. La musique, typique, est en sourdine, ou plutôt mène une guerre perdue d'avance contre le son de la télé, les cris et les sifflements des filles. Trois ou quatre d'entre elles se lèvent ou se tournent pour jeter un coup d'œil au client potentiel. Ce sont toutes des épaves, des junkies ou de grosses indiennes pleines de tortillas huileuses et de bière bon marché. Elles portent leurs maux sur leur visage boutonneux, dans l'avachissement de leur silhouette, roulés dans leur bouée abdominale. Il y a longtemps qu'elles n'ont plus rien dans le ventre, sinon du gras et les dix

cervezas de la veille au soir. Quant à la « moitié negra moitié india », elle a la gueule de traviole, une poitrine de garçon anorexique. On dirait à peine une fille avec ses clavicules tranchantes comme deux lames de patin à glace et ses poignets épais. D'ailleurs, à bien y regarder, c'est sans doute un travelo de troisième choix.

T'as encore la banane et les abricots, chica ?

Sergei sourit, se racle la gorge, crache dans la sciure et reprend le chemin de la rue. Personne n'essaye de le rattraper, personne ne lui court après. Aucune des filles n'a trouvé en elle la force de le traiter de sale fils de pute ou de sale enclulé de sa mère.

De toute façon, il n'a aucune illusion, sa mère a toujours été une pute, d'abord une belle pute puis une grosse pute et enfin une vieille pute périmée. Quant à lui, il a toujours été une ordure... Il enclulait volontiers les comptables, les petits dealers et les voleurs de voiture dans la prison de Kolpino où il a passé huit ans. Plus de la moitié dans le quartier de haute-sécurité. C'est là, d'ailleurs, qu'il a le plus joué du couteau, tuant des balances pour le compte de son père et de son oncle. Mais jamais de gardiens. Tant que vous les respectez, leurs rapports sur les règlements de compte restent flous : dates embrouillées, noms mal orthographiés, matricules incomplets. En prison, le gardien est le meilleur ami du Vor. Chacun sait précisément le pouvoir qu'il a sur l'autre, chacun sait ce qu'il peut apporter à l'autre. Ou lui prendre.

158

De retour dans Calle Mariscal, il s'approche du jeune rabatteur et lui tend la main.

Ses dix dollars récupérés, il continue à remonter la rue vers le sud, l'avenue du 16 septembre.

À cette heure-ci de la soirée, Juárez est un gigantesque embouteillage, et aux musiques des bars en pleine guérilla sonore s'ajoutent des cris, des injures, des coups de klaxon.

Devant un bar fermé et à moitié démoli, des tapineuses l'abordent. De l'autre côté du mur partiellement effondré, leurs protecteurs regardent un combat de taureaux – toujours le même ? –, sur une petite télé portable. Ils boivent de la bière, mangent des churros et parient.

Les trois tapineuses sont plutôt jeunes, tout à fait baisables, moins usées

que celles du bar sans nom. Mais celle qui lui tape vraiment dans l'œil se trouve de l'autre côté du mur où elle rejoint ses protecteurs en remettant d'aplomb son mini-short un poil trop serré ; un simple mouvement qui a fait monter et descendre ses énormes seins. Elle est petite, moins d'un mètre soixante, plutôt fine, avec une poitrine naturelle d'un volume incroyable au vu du reste de son corps. Et, plus important que tout le reste, elle a l'air indécentement jeune.

— Tu viens ? demande une des trois filles sur le trottoir : une petite grosse qui porte tant le vice sur son visage qu'elle n'a besoin d'aucun fard à paupière mauve, aucun piercing, aucun rouge à lèvres criard pour affirmer sa condition.

L'exemple parfait du petit boudin qui compense sa carrosserie mollassonne par une présence sexuelle hors-norme. Tout en elle est torride, intense, aguicheur.

— C'est elle que je veux, répond Sergei en jetant un coup d'œil à Mini-Short.

— Tu déconnes ? Elle vient tout juste de tomber du bus de Palenque, elle préfère aller chier dans les gravats plutôt que d'utiliser des toilettes.

— C'est elle que je veux.

Petit Boudin s'allume un cigare, enjambe les gravats qui obstruent en partie le pas de porte et va parler aux hommes. Elle revient une minute plus tard en tirant par le poignet la fille de Palenque. Sans doute effrayée, en tout cas mal à l'aise, la gamine n'arrive pas à lever les yeux vers Sergei.

— C'est vingt dollars dans la rue, il y a un coin tranquille là-bas. La pute jette un coup d'œil vers les gravats entassés derrière les protecteurs et leur télé.

— Elle manque de métier, c'est une paysanne, son père lui met dans le cul depuis qu'elle a sept ans, mais c'est à peu près tout ce qu'elle sait du sexe. T'es sûr que tu veux pas monter en gamme ?

Sergei sort un billet de cinquante dollars. Il lève le menton de Mini-Short, extrait un deuxième billet de sa liasse.

— Je baise pas dans la rue... je suis au Plaza Juárez, un peu plus haut, près du pont Paso del Norte. Il sort cinquante dollars de plus. « Ça suffit pour la nuit ? »

Petit Boudin acquiesce, empoche l'argent. Elle tire sur son cigare et siffle deux adolescents à moto.

À un rythme d'enfer, sur des bécanes réduites à leur plus simple expression, les jeunes tatoués – démons précolombiens, symboles solaires aztèques et sacrifices humains – conduisent Sergei et Mini-Short au Plaza Juárez.

Sergei achète un pack de Dos Equis à un vendeur ambulant et un sachet de marijuana au dealer qui opère sous les fenêtres du Plaza Juárez. Le pack dans une main, la main droite de Mini-Short dans l'autre, il entre dans l'hôtel climatisé, pose sa bière pour laisser vingt dollars au gardien de nuit. Il n'a fallu que ces quelques secondes aux six bouteilles pour dessiner trois paires de cercles humides sur le comptoir. Sergei et Mini-Short s'engouffrent dans l'ascenseur.

— Détends-toi, dit-il à la fille.

— No hablo inglés.

— Como te llamas ?

— Mi nombre es Carmen.

160 — Carmen, tranquilo. On va se prendre un bain, fumer de la marijuana, boire de la bière et baiser. Jamais t'auras client plus cool que moi.

— No hablo inglés, señor. »

Voix noire # 2

Les hommes qui travaillent pour moi et qui ne font pas partie de l'administration portent tous des tatouages représentant des dieux aztèques, des sacrifices, des motifs de bas-relief, la pierre du soleil. Leurs quatre tatouages préférés sont Ome Tochtli, le dieu lapin ; Huitzilopochtli, le dieu de la guerre et du soleil, protecteur du peuple aztèque ; Mictlantecutli, le dieu de la mort ; et enfin Mixcoatl, le dieu de la chasse. Les policiers, les avocats, les procureurs, les juges, les membres du gouvernement de l'état de Chihuahua qui travaillent pour moi portent un bijou d'obsidienne. Ça peut être une chevalière ou une boucle d'oreille, des pierres sur un bracelet, un pendentif. S'ils sont emprisonnés et qu'on leur retire tous leurs bijoux, ils se présentent au groupe de prisonniers de la Linea Negra avec la main droite sur le cœur, petit doigt et pouce repliés. Alors comme plus

jamais ils ne feront partie de l'administration, mes hommes les tatouent, souvent un sacrifice humain qui couvre toute la poitrine ou le dos, car en se taisant ils se sont sacrifiés pour notre cause.

Tu as déjà vu ces prêtres aztèques, vêtus d'un simple pagne de cuir, mais très portés sur les bijoux, à la coiffe décorée de longues plumes chatoyantes ? Ils taillent dans les chairs au sommet des pyramides à degrés, arrachent le cœur des immolés ou leurs viscères par brassées entières. Parfois, aidés d'un ou deux fidèles, ils coupent les membres à l'aine ou à l'épaule, dégagent la boule d'os de son logement. Quand la faim se fait sentir, un foie tiède passe de bouche en bouche, descend la pyramide, du Grand Prêtre aux prêtres, puis aux guerriers et enfin au peuple, jusqu'à ce qu'il n'en reste rien, que des traces de sang sur d'innombrables mains.

On ne peut pas les réduire qu'à ça, car personne ne peut rentrer dans mon organisation sans avoir violé et tué, mais les mortes de Juárez sont un chiffon rouge, l'ombre portée de la lune... Tant que la justice et les médias se concentrent sur cette énigme, ils occultent le reste, et ce qui compte vraiment, c'est le reste. La vraie question ce n'est pas tant : pourquoi ces cinq mille femmes, oui cinq mille pas cinq cents, ont été assassinées ? La vraie question, c'est : à qui profite l'existence d'une ville industrielle, d'une grande ville-frontière où la vie des ouvrières ne vaut rien ? Même pas les cinq dollars qu'on leur donne en échange de huit ou neuf heures de travail.

161

3 – Tapage nocturne

Sergei trempe ses mains dans l'évier et regarde le sang se diluer dans l'eau froide.

— Tu vois ce qui arrive, puta, quand on n'est pas gentil avec moi ?

— No hablo inglés, senõr, lui répond Carmen en pleurant, la moitié de chaque mot avalée par le puits des os et des dents brisés.

— Tout se passait bien... jusqu'à ce qu'elle voie la croix gammée.

Aussitôt après, elle n'a plus voulu le sucer, plus voulu qu'il la touche.

Alors...

Il a vu rouge.

Et lui a explosé la gueule.

Si fort, que là, même si elle y consentait, elle ne pourrait pas pratiquer la fellation vigoureuse dont il rêve depuis la tombée de la nuit.

Il ferme les yeux : il imagine ses mains emprisonnant les longs cheveux noirs de la fille, faisant de sa chevelure un nœud énorme. Il imagine sa queue allant et venant jusqu'au fond de la gorge de Carmen, perdue au pays des plaisirs mêlés de la fellation et de la suffocation.

Il ouvre les yeux.

— T'es quoi, raclure, la nièce du sous-commandant Marcos ?

Il revient dans la chambre, la tire par les cheveux jusqu'au lit. Il se débarrasse de la mèche qui lui est restée dans la main, la gifle au visage, puis s'acharne sur ses gros seins. Du plat de la main, il fait claquer la chair, rougir la peau, encore et encore. Entre deux coups assenés du bas vers le haut, il pince ses mamelons si fort qu'elle hurle.

162 Maintenant couché sur elle, il tente de lui écarter les jambes, mais elle résiste avec une force qu'il ne lui soupçonnait pas, une force physique indéniable. Et une force morale peu commune, puisqu'elle ne panique pas.

Elle lui crache au visage une salive épaisse de sang et de débris de dents. Sourire aux lèvres, le Vor glisse son poing droit entre les cuisses de la jeune fille, aidé par la sueur qui la trempe, et le sang. Il tente de forcer ses jointures blessées dans le sexe fermé de la jeune paysanne, poussant et poussant en rythme. Il lui fait mal et il apprécie de la voir souffrir, avoir peur.

Ça l'excite.

Quelqu'un frappe à la porte et ce bruit arrête le mouvement de son bras.

— Ça va, monsieur ?

Le gardien de nuit... qui frappe à nouveau à la porte, répète sa question.

Sergei a reconnu la voix.

Il libère son poing. Frappe la fille dans le ventre, juste au-dessus de son piercing au nombril, un coup sans élan, sec, qui coupe le souffle de Carmen et lui cambre toute la colonne vertébrale.

Sexe en érection, rarement il ne l'a senti aussi gros, le Vor couvert de sueur, éclaboussé de sang, entrouvre la porte, tend un billet de cinquante dollars au gardien de nuit.

Le grand Mexicain, découplé comme un lutteur, refuse l'argent et lui tend les vingt dollars abandonnés une heure plus tôt sur le comptoir, à côté de six cercles d'humidité. Sergei refuse l'argent. Le gardien de nuit en fait alors une boule qu'il jette dans la chambre.

« Vous devriez laisser partir la fille ; elle appartient... Je ne peux pas vous le dire, ma fille ou ma nièce disparaîtrait probablement et ils me laisseraient vivre avec ça, car ils savent que c'est pire que la mort... On ne plaisante pas avec eux. Il n'y a pas plus dangereux.

— Je suis plus dangereux que ces gamins à moto. Je les encule, connard. Va leur dire qui je suis, je suis des Vori V Zakone, je suis Sergei Ivankov, de la famille de Yaponchik. On me surnomme Le Scribe, parce que j'écris tout le temps, sur mon ordinateur, sur mon téléphone portable, sur des carnets. Et j'écris aussi au couteau, sur les corps, je suis l'as du grand sourire. Tu veux que je te coupe les muscles de la bouche ? Au premier cri tes joues s'ouvriront comme une cigarette mal roulée.

Contre toute attente, le gardien s'approche de la porte presque jusqu'à s'y coller. Ses épaules ont perdu de leur tension. S'il a peur, il le cache très bien.

— Monsieur, je vous en supplie, laissez partir la fille. Je payerai le taxi, je vous offre cette nuit d'hôtel, je vous demande juste de la laisser partir. Ni vous ni moi ne voulons que la police vienne mettre le nez dans nos affaires, non ?

— Aah ! Ville de merde.

— Ces hommes dont je vous ai parlé, ils sont plus puissants, plus dangereux que la police.

— Et je devrais en avoir peur ? Je n'ai pas peur.

Sergei s'ouvre une bière et fait signe à Carmen qu'elle peut s'en aller. Il récupère le mini-short qu'elle avait laissé dans la salle de bains et le jette dans le couloir. Il vérifie qu'elle n'a rien oublié d'autre et claque la porte de toutes ses forces.

— Sale pute ! Enculé de gardien de nuit. Je vous encule ! Je vous chie dans la bouche ! J'ignore ce qui m'énerve le plus : d'avoir choisi cette pute ou de ne pas l'avoir finie.

Une douche, une bière, une bonne branlette devant un porno tex-mex, voilà ce dont son corps a besoin. Mais comme d'habitude ses envies sont plus fortes que ses besoins. Ce sont ses envies qui l'ont jeté en prison, pas ses besoins. Il est Vor V Zakone, « voleur dans la loi ». Il porte les étoiles aux genoux et aux épaules. Il ne s'agenouille pas, ni devant un gardien de nuit ni devant un gang de paysans mexicains. Quant à la police ; ici, un peu d'argent suffit à la faire disparaître.

Tu ne t'es pas agenouillé, Sergei, tu leur as fait un cadeau qu'ils ne méritaient pas. Mais le temps de la sollicitude a pris fin.

La voix noire # 3

164

Je me tiens sous le soleil du matin, les pieds dans la poudre d'os, les cheveux dans le ciel, jusqu'aux étoiles, invisibles depuis l'aube. Ciudad Juárez est ma main droite, le désert est ma main gauche ; je tiens la police dans ma main droite, je choisis les filles à la jointure de mes mains en coupe, sur la Línea Negra, dans les colonias, puis, une fois souillées, mortes, je les fais rouler comme des billes dans ma main gauche.

Un an plus tard, si leurs corps n'ont pas été découverts, je les déterre et j'emmène leurs os ici, au Moulin...

Ils croient que je prie Satan comme ces crétins de Matamoros, que je marchande des organes, que je réalise des snuff movies. Ils me surnomment Richie. Ils croient que mes hommes courent « à la biche » ou livrent de la chair fraîche à la jeunesse dorée de Ciudad Juárez pour des spree murders ; je suis la somme de tous leurs fantasmes, et pourtant je suis avant tout un trou noir, une étoile morte qui attire à elle la lumière du Soleil et les vies sans valeur. Mexicas, ils ont tous oublié qui ils étaient, oublié le soleil, le sang, la fumée et l'obsidienne, aveuglés par une foi déconnectée de leurs racines et de leurs gènes.

Je suis le serviteur du soleil, la sombra, l'homme d'obsidienne, el demonio negro de la Sierra Grande. Je ne suis pas le maître de la Línea Negra, la drogue m'importe peu, mes actes étaient déjà les mêmes bien avant que le Cartel de Juárez ne se forme. Je ne suis que son humble guide spirituel. Et son principal atout contre le Cartel de Sinaloa et la Mara Salvatrucha.

4 – Sur un air de navaja

Douché, frustré, les phalanges couvertes de sparadrap, Sergei tourne une minute dans sa chambre comme un lion en cage. Il a soif. De sexe, d'alcool fort et de violence.

Il est 1 h 33 du matin et Juárez se confond avec Las Vegas, la ville qui ne dort jamais : ses casinos sont bondés, son armée de putes a envahi les trottoirs du quartier chaud et ne rendra le territoire conquis qu'aux premières lueurs de l'aube.

Le Vor termine son joint, l'écrase sur la table de nuit. Après avoir boutonné sa braguette, il positionne son énorme queue gorgée de sang comme il peut. Il ramasse le couteau de chasse, assez d'argent pour se payer dix putes, et sort de l'hôtel, sans même un regard adressé au gardien de nuit.

Tu ne paies rien pour attendre, enculé.

Juárez la nuit.

Tourisme sexuel.

Jeunes américains de moins de vingt et un ans qui viennent se saouler pour pas cher, dans les bars à tétons « all you can drink ».

Gangs – près de cinq cents, à 80 % armés – qui s'affrontent violemment, certains règlements de compte faisant parfois plus de dix morts en une nuit... sans oublier les chanteurs pour dames, folkloriques guitaristes gigo-los, inoffensifs clowns, souvent abattus par les gangs parce qu'ils raillent en chanson le machisme et la violence gratuite.

Juárez la nuit.

Une ville qui n'a aucun sens de l'humour ; qui a perdu celui de la fête. Qui peut encore croire que c'est ici qu'a été inventé le cocktail Margarita, dans le bar Tommy's place, en 1942 ?

Ciudad Juárez. La maquiladora. Des ouvrières qui disparaissent, des fillettes aussi. On parle de quatre cent cinquante disparues ; pour Amnesty International, elles sont au moins cinq cents. Sergei sait qu'elles sont des milliers ; il ignore comment il a acquis une telle certitude, mais pour lui il n'y a aucun doute, les « Mortes de Juárez » sont des milliers, entre quatre et cinq mille victimes.

Seulement un corps sur dix a été, est, sera retrouvé.

Ciudad Juárez, ville féminicide, enfer sur terre.

Non, amigo, Ciudad Juárez c'est le Paradis.

Un paradis d'enfer...

C'est l'utopie Vor V Zakone.

Ta bite est si grosse que jamais tu n'oublieras Calle Mariscal.

La chaleur sèche de la rue l'enveloppe comme une chemise trop petite, qui ne lui laisse libres que les jambes et le visage. Et encore...

Les deux adolescents de tout à l'heure sont là, sur leurs motos garées de l'autre côté de la rue, face à l'entrée de l'hôtel, prêtes à démarrer. Assis sur des capots de voitures, accroupis devant des rideaux de fer, adossés à un poteau ou à un mur, d'autres hommes le dévisagent. Gueules de voyous mexicains, silhouettes de tueurs. Mais aucun d'eux ne semble armé. Tous ont les bras couverts de tatouages, certains ont même la gorge et le visage tatoués. Des dieux aztèques, des sacrifices, des représentations symboliques du soleil. Aucun tatouage de vierge, de Christ, d'ange ou de croix, comme on en voit pourtant tant au Mexique. Aucun tatouage de femme nue, pourtant très prisés des vaqueros, des dealers et des camionneurs.

166

Sergei sourit ; il ne lui faudra qu'une fraction de seconde pour saisir son couteau.

Venez, connards, niqueurs de chèvres, je suis Vor V Zakone.

Voix noire # 4

J'avais dix-sept ans en 1487. Je me souviens des cérémonies d'inauguration du Grand Temple de Tenochtitlán. Elles ont duré quatre jours et trois nuits. Durant ce laps de temps quatre-vingt mille quatre cents guerriers ont été sacrifiés. En moyenne, huit cent trente-sept par heure, quatorze chaque minute. Difficile à croire, non ? Toute la ville et même toute l'île sur laquelle elle se dressait semblaient baigner dans le sang. La fumée des organes jetés au feu – le cœur, les entrailles – privait le peuple, les guerriers et les prêtres de tout horizon, de toute perspective. Et, durant la journée, d'une grande partie

de la lumière du soleil. Les gens toussaient, crachaient, pleuraient, sentaient comme un lit de braises dans leur poitrine, dans leur gorge et leur bouche.

Les prêtres jetaient aussi dans les foyers sacrés des herbes odoriférantes, des poudres magiques, de longues plumes d'oiseaux exotiques qui brûlaient en dégagant une odeur âcre, bien plus écœurante que celle des organes humains. Une fois leur cœur et leurs viscères arrachés, les corps des sacrifiés étaient précipités sur les marches en contrebas qu'ils dégringolaient souvent jusqu'à la base du temple. Arrivés au pied du peuple, ils étaient décapités et leurs têtes alignées le long des rues ou entassées en de grossières pyramides de chevelures, de visages grimaçants et de gorges déchiquetées. Quant au reste du corps, les fidèles couverts de cendres les portaient ensuite jusqu'aux innombrables barques qui reliaient l'île au Champ des Morts.

Pendant quatre jours et trois nuits, le monde aztèque ne fut plus que sang, fumée et cendres.

Chaque année qui passe, j'ai de plus en plus de mal à croire à la réalité de ces événements ; mais n'importe quel livre d'histoire sérieux confirme mes souvenirs. Les détails changent, mais le tableau d'ensemble reste le même.

Ce que mes hommes ont fait à Juárez ces dernières années, ce que je fais encore aujourd'hui, n'est rien comparé à cette inauguration, il y a plus de cinq cents ans. Plus de quatre-vingt mille morts en quatre jours.

Il nous a fallu près de quinze ans pour arriver à cinq mille victimes.

J'ai été dans les derniers à être amenés au Grand Temple. J'attendais mon tour, je devais mourir sous le couteau d'obsidienne du Grand Prêtre. Un immense honneur. À cette époque-là, à cet endroit-là, il n'en existait pas de plus grand. Et mon tour est venu. Quatre prêtres blancs de cendre, décorés de plumes vertes, m'ont pris par les membres et m'ont posé sur la dalle trempée de sang. J'aurais dû vomir à ce moment-là, j'aurais dû hurler, me débattre, mais je n'ai ni vomi ni crié ni rué ni imploré, persuadé que j'allais devenir un dieu, puisque c'est ce que tout le monde m'avait promis, y compris mes parents, apparemment fiers de moi, mais en fait soulagés de me voir bientôt quitter leur vie. De tous les enfants qu'ils avaient eus j'étais de loin le pire. « Le plus sombre d'entre nous », disaient-ils parfois, ignorant que je les entendais, pire, que je les comprenais.

Le visage caché derrière un masque grimaçant, le dos et les épaules couverts d'un manteau de longues plumes émeraude, les poignets lourds de bijoux en or et en jade, la virilité confiée à un tube pénien d'une taille disproportionnée, le Grand Prêtre a levé son couteau

de pierre noire pour me frapper sous les côtes, m'ouvrir le corps le long de la frontière qui sépare la poitrine du ventre. Mais il a vu dans mon regard quelque chose de plus sombre que sa lame, il a vu un puits communiquant directement avec la noirceur des étoiles brisées, dont le cœur bat hors de toute portée. Il a vu l'étendue de mon pouvoir, prenant sa source dans le sang des dieux, el fluido. Et il a renoncé à me sacrifier.

Le temps que la nouvelle se répande du sommet du Templo Mayor jusqu'aux nombreux autres lieux de sacrifice, quelques centaines de guerriers de plus ont été immolés, puis les cérémonies ont cessé. Et, en l'espace d'un jour, je suis passé du statut de jeune guerrier sans avenir à celui de favori du Grand Prêtre. Je lui faisais tellement peur que jamais il n'a exigé de moi les faveurs sexuelles que j'étais pourtant prêt à lui accorder. Alors, pour l'en remercier, j'ai accompagné sa vieillesse jusqu'à la mort. Je l'ai maintenu en vie aussi longtemps que mon art me l'a permis, d'abord dans son corps, puis dans une urne, et enfin dans une émeraude brute.

L'arrivée de l'Homme Blanc a fait de moi le Grand Prêtre des Aztèques, puis, quand mon âge et mon apparence ont commencé à terroriser même les plus fidèles de mes compagnons, je me suis réfugié, d'abord dans les jungles proches de Cancún et au final dans ce désert, dans les habitations troglodytiques de la Sierra Grande, où je vis encore aujourd'hui.

168

5 – Le moulin à ossements

C'est le bruit qui le réveille.

Le bruit des os que l'on broie dans un vieux moulin à maïs qui n'a pas broyé de grain depuis plus de deux cents ans.

Sergei tente d'ouvrir les yeux, mais les referme aussitôt à cause de la lumière – une morsure de serpent, brûlante, venimeuse.

— Notre ami revient à lui, entend-il.

Et voilà le retour de la Voix Noire qu'il a d'abord entendue puis écoutée. Toute la nuit ou presque. Au début, il a cru cette voix qui lui parlait des mortes de Juárez car elle était posée, son anglais précis, très pur. Puis la Voix a commencé à délirer et il a douté. Quand, enfin, le délire est devenu intense, total, et d'une certaine façon d'une cohérence minérale, il a compris

qu'un dieu s'adressait à lui. Rien de moins. Sa raison s'est rebellée (comment pouvait-il en être autrement ?) : elle voulait que la Voix Noire fût celle d'un fou... Mais son instinct a été le plus fort. Un dieu venait de lui parler, presque d'égal à égal. Un dieu qui ne s'est pas tu, pas encore.

— Relevez-le, ordonne la Voix Noire. Mettez-le debout. Il ne s'agenouillera pas. De toute façon, nul ici ne veut le voir à genoux. Pas de demi-mesure : couché mort à nos pieds ou debout avec nous. À lui de choisir...

Le Vor ouvre les yeux à demi pour mieux laisser s'écouler ses larmes salées, le venin. Deux hommes qui portent leur kalachnikov en bandoulière l'ont redressé et le soutiennent le temps que le sang circule à nouveau dans ses jambes. Sergei sourit, touché par un détail : les narcotrafiquants mexicains vénèrent l'AK47, russe, le vrai, qu'ils surnomment la « corne de bouc ».

Les yeux toujours aussi douloureux, Sergei lève la tête et regarde l'homme noir qui lui a parlé presque toute la nuit. Tout se mêle : les sacrifices aztèques, les assassinats au couteau à Kolpino, Calle Mariscal et les disparues de Juárez.

La Voix Noire montre enfin son visage, son enveloppe corporelle : c'est un être de petite taille, comme tissé de ténèbres. Il se tient debout sous l'aplomb de pierre d'une habitation troglodytique ancienne. Derrière lui, le sol de terre battue est jonché de fragments de poterie, et au fond du grand espace inondé par la lumière de l'aube, à la frange de la mare lumineuse, se dresse un immense moulin de pierre blanche et de bois sombre qu'actionnent quatre femmes nues, enchaînées. Des pieds à la tête, elles semblent recouvertes de cendre, à l'exception d'une. Sergei la reconnaît. C'est Carmen, la puta de Palenque. Son dos, récemment fouetté, lacéré, est couvert de sang et bourdonne de mouches.

Un tas d'ossements humains, haut d'au moins deux mètres, adossé au fond rocheux de l'habitation, occupe derrière le moulin une partie non négligeable de l'espace troglodytique. Les os sont plus jaunes que blancs. Non loin, un trio d'hommes joue aux cartes et surveille le café qui chauffe à la jonction des trois bouts de bois enflammés de leur minuscule feu de camp.

— Je suis né Itzuli, non loin de Tenochtitlán, sur les berges du lac Tex-

coco. Itzuli. Plus personne ne m'appelle comme ça, désormais. Avant que mes hommes ne réussissent à t'assommer, tu as tué trois d'entre eux, Sergei Ivankov. Tu en as blessé à l'aine un quatrième, qui ne survivra probablement pas à son hospitalisation. Tout cela était inutile ; ils avaient pour ordre de te ramener à moi, vivant. Comme un invité de marque. Ce que tu as fait à cette fille m'a interpellé... Tu l'as défigurée. Il faut avoir une âme noire, aussi noire que la mienne, pour meurtrir ainsi une paysanne de quatorze ans. Je n'ai pas peur de te tuer. Si tu es encore parmi nous ce matin, c'est parce que je n'ai aucune envie de te voir mourir. Je te trouve intéressant, bien plus intéressant que la plupart des gens qui travaillent pour moi. Quand mon ami El Diablo Negro m'a téléphoné pour me dire que tu avais tué trois de ses hommes, je lui ai demandé de te massacrer, puis une seconde plus tard, j'ai changé d'avis. À cause de ce que tu as fait à la fille. À cause de ce moine à tête de squelette que tu as, tatoué sur l'avant-bras. Tu peux passer la frontière comme bon te semble, pas seulement la frontière qui sépare les USA du Mexique : il y en a beaucoup d'autres à ta portée. Certaines invisibles au commun des mortels.

170

Tu peux être l'histoire et écrire l'histoire. Comme moi. Mes hommes, tatouages, bijoux en obsidienne, sont ma plume d'oie. Les meurtres de femmes sont mes mots préférés. Ils racontent une histoire : la mienne. Tant que des gens comme toi existeront sur cette terre, les gens comme moi se maintiendront à leur place. Nous aimerions que tu fasses la liaison entre notre Cartel et les Vori V Zakone installés aux USA. Le MS13 nous pose trop de problèmes ces jours-ci. Je te recontacterai, et nous travaillerons ensemble. Tu seras riche, et quand tu viendras me voir, ou voir El Diablo Negro, nous te donnerons des filles que tu pourras massacrer comme bon te semble. Des filles magnifiques, jeunes comme celle-ci. Tu es comme moi, tu aimes détruire l'innocence et la beauté. De toutes les filles de Calle Mariscal, tu as choisi celle qui avait le moins d'expérience. Tu savais que ça n'allait pas bien se passer. Ne nie pas. Tu le savais pertinemment. Alors, qu'en dis-tu ?

— Je ne m'agenouille devant personne, je préfère mourir.

Itzuli s'éloigne du bord de l'habitation troglodytique. Ses pas le mènent dans les ombres et son apparence change, devenant peu à peu humaine,

méso-américaine. Maintenant, il se présente sous la forme d'un petit Aztèque à l'âge indéterminé. Les traits ingrats de son visage expriment un mélange équilibré de sagesse et de cruauté. Ses oreilles décollées ressemblent à deux feuilles mortes, déformées par des tumeurs.

— Personne ne te demande de t'agenouiller. Tu es un Vor V Zakone, un « voleur dans la loi », tu mérites tout notre respect. Nous connaissons ton code et nous le respectons, tu connais le nôtre et tu le respectes déjà. Je ne te demande pas de travailler contre tes frères, je ne te demande pas de travailler pour moi, je te demande de travailler avec moi et avec tes frères. Tu seras un lien, une ligne, la plus puissante des formes puisqu'on ne peut pas l'écraser, et que la couper, c'est doubler son pouvoir... Tu seras l'homme de toutes les frontières.

Libéré de ses liens, Sergei frotte ses poignets, dénoue ses muscles, penche la tête d'un côté puis de l'autre. Il observe l'habitation troglodytique, le moulin, les quatre femmes nues qui l'actionnent, les poteries brisées, les hommes armés d'AK47, le tas d'ossements humains qui attend d'être broyé, les sacs de poudre d'os entassés à trois pas du moulin, à l'ombre.

Les ombres s'étendent dans l'habitation, se renforcent au fur et à mesure que le soleil progresse vers son zénith.

— Ici, nous sommes à la frontière, annonce Itzuli, à la frontière des USA et du Mexique, à la frontière de la vie et de la mort, de la chimie et de la magie, du Dieu Unique et des dieux méso-américains. Certains disent que le cartel de Juárez coupe sa cocaïne colombienne. Hum... En fait, je l'enrichis avec de la poudre d'os. Des os de bonnes filles, honnêtes, travailleuses. Leurs os rendent la cocaïne meilleure, plus puissante. Hollywood raffole de mon produit numéro un, ainsi que plusieurs écrivains très connus, souvent adaptés au cinéma, et des hommes politiques, des avocats, des industriels, des mannequins qui plutôt que de s'envoyer l'enfer dans les narines s'en frottent les gencives ou les muqueuses vaginales. Les gens parlent et parlent des disparues de Juárez, mais ne posent pas les bonnes questions. Pourquoi aucune pute ? Pourquoi une seule étrangère ? Pourquoi des filles qui ont presque toujours un crucifix ou une vierge en pendentif ? Ils refusent de se poser les bonnes questions. En fait, ils laissent faire...

— Ce n'est pas nouveau, travailler pour des inconnus c'est refuser de se poser les bonnes questions.

— Il a fallu moins de cinq cents ans pour que je me fasse remplacer par la Virgen de Guadalupe. Il y a des créatures comme moi dans le pays d'où tu viens ?

— Il n'en reste plus, à mon avis, ou alors elles n'officient pas dans le monde du crime organisé. Raspoutine était comme toi, je pense.

— Oui, sans doute. Un être fascinant. Je n'ai pas eu la chance de le rencontrer. J'ai lu des livres sur lui. Tu connais l'histoire extraordinaire de sa mort ?

— Bien sûr...

Sergei fait quelques pas pour se dégourdir les jambes.

— Je suis tenté d'accepter ce que tu me proposes, mais je veux la fille.

— Aucun problème. De toute façon, tu n'auras notre pleine confiance que quand tu l'auras violée et tuée devant nous. C'est notre rite de passage. Personne n'y échappe.

172 — ... quand j'en aurais fini avec elle, il n'en restera plus rien. Je lui couperai les seins, je lui mettrai les mains dans le moulin et je la baiserais pendant que ses os craqueront et qu'elle se videra de son sang.

Itzuli se fend d'un sourire tordu, équivoque.

— Une âme noire, comme je les aime. Cela dit, nous ne te laisserons pas souiller notre moulin avec du sang, mais il y a d'autres moyens. Beaucoup d'autres... Mi casa es tu casa.

6 – Là où le Rio Bravo devient le Rio Grande

En surpoids flagrant, uniforme impeccable, gants de latex aux mains, cigarette aux lèvres, la douanière sort le couteau de chasse de son étui et Sergei s'aperçoit alors qu'il ne l'a pas bien nettoyé : il reste du sang séché sur la lame, près de la garde. Le sang de Carmen.

Il l'a coupée en 88 morceaux – 88, nombre fétiche des SS.

Tout en se demandant si sa mère est toujours vivante, le Vor tapote du bout des doigts de sa main gauche la table sur laquelle repose son sac grand

ouvert. Son bracelet d'obsidienne glisse en bout de poignet, s'arrondit sur le dos de sa main.

Ayant vu le bijou, la douanière sourit, range le couteau et lui fait signe qu'il peut y aller.

— Juárez ne tue que ses femmes et ses mauvais garçons, plaisante Sergei en refermant son sac.

La douanière sursaute imperceptiblement, puis sourit à nouveau.

Un pur sourire d'angoisse.

Note de l'auteur : Sources concernant les « mortes de Juárez » :

Livre :

– Marc Fernandez et Jean-Christophe Rampal, *La ville qui tue les femmes*, enquête à Ciudad Juárez, Hachette Littérature, Paris, 2005

Nouvelle :

– Gregory Frost, *Madonna of the Maquiladora*, Isaac Asimov's Science Fiction, may 2002

Film :

– *Les oubliées de Juárez* (Bordertown, 2006), un film de Gregory Nava, avec Jennifer Lopez, Antonio Banderas et Martin Sheen dans les rôles principaux. Tentative audacieuse de faire un film politique à la Costa-Gavras, *Les oubliées de Juárez* peine à convaincre : la chronologie des événements n'est que partiellement respectée, le scénario est « troué », les flashbacks sur la mort des parents de l'héroïne brouillent le message du film au lieu de lui donner de l'écho ; il est clair qu'un long-métrage de 112 minutes tourné vers l'action et le suspens ne pouvait qu'être insuffisant pour traiter « sérieusement » une affaire aussi complexe. Toutefois, le film regorge de détails authentiques : les huit croix roses du Champ de Coton, le système de bus qui relie les maquiladoras aux colonias.

Documentaires :

– *La Cité des mortes*, documentaire réalisé par Jean-François Boyer, Marc Fernandez et Jean-Christophe Rampal. (www.lacitedesmortes.net)

– *Désert de croix*, de Rachel-Alouki Labbé (<http://aloukifilms.ca/nos-films/desert-de-croix>)

Chansons :

– Los tigres del norte, « Las Mujeres de Juárez » (album : Pacto de sangre)

– Tori Amos, « Juarez » (album : To Venus and Back)